

LA FEMME DE LOT, LE TELESCOPE DE GALILÉE ET LA FENETRE DE JEAN : UNE REFLEXION CONCERNANT LES PRETRES MARIÉS ET LE MONDE MODERNE.

Il n'est pas sain de vivre et de travailler dans un monde et de croire et prier dans un autre. L'harmonisation de ces deux mondes est un des sujets dans le mouvement des prêtres catholiques mariés et dans le développement d'une spiritualité contemporaine. Quand notre vie de tous les jours est en lutte avec notre vie religieuse, l'Eglise devient extravagante, archaïque, étrange et distante. Ceux qui croient en cette église et y prient deviennent une énigme ou un obstacle pour le monde en général et pour eux-mêmes.

J'aimerais explorer ce sujet en trois parties.

1. DEUX MILLÉNAIRES ET CINQ SIÈCLES

L'Evangile, l'Eglise et le Monde sont trois points cruciaux dans la vie de l'Eglise pendant les deux premiers millénaires. L'évangile domine les cinq premiers siècles quand le canon des Ecritures, les Credo et la Christologie sont mises en forme. A partir du sixième siècle et jusqu'au quinzième on s'occupe de l'Eglise, sa structure, ses Conciles, les sacrements, le système juridique et les institutions religieuses. Les derniers cinq siècles concernent l'autonomie du monde et la découverte de son caractère sacré propre. Concentrons-nous sur cette période qui commence avec la découverte du nouveau monde en 1492 et qui arrive à la naissance d'une Europe nouvelle en 1992. Je crois que la tâche du siècle prochain sera l'intégration de l'Evangile, de l'Eglise et du monde. La crise présente de l'Eglise est dérivée du manque de cette synthèse. On pourrait illustrer chacun des cinq derniers siècles en choisissant une personne ou un événement représentatif.

A. Le début : Colomb (1492)

Colomb dépassait la vision limitée de la planète en trouvant, à l'intérieur du monde même qu'il pensait connaître, un nouveau monde. Cela conduisait l'Europe et l'Eglise à redéfinir leur sentiment concernant le centre de la planète et il apparaissait que le monde était plus grand qu'ils supposaient. Le monde d'après Colomb fut plus difficile à contrôler par l'Eglise. Il manifestait sa dimension indépendamment de ce que l'Eglise en pensait.

Le nouveau monde ne se laissait plus définir en termes de monarchie; il voyait que son ordre représentait de droit sa propre valeur, séparait l'Eglise et l'Etat, inaugurait des démocraties nationales, réunissait des groupes ethniques, raciaux et religieux et engendrait des théologies pragmatiques ainsi que libératrices. Après Colomb, le monde ne serait plus jamais pareil et aurait plus d'autonomie qu'avant.

B. Le seizième siècle : Luther

Si Colomb retraçait le monde pendant le quinzième siècle, Luther en faisait autant de l'Eglise pendant le seizième siècle. Colomb nous aidait à voir que le centre du monde ne fut pas là où les gens le croyaient. Luther déplaçait le centre de l'Eglise de la papauté vers le nouveau Testament, de la hiérarchie vers le peuple, des sacrements vers la conscience, de l'autorité vers le consensus. Luther appelait à une relation nouvelle avec le monde, acceptant le mariage comme un bien en lui-même et pas comme une concession à la faiblesse humaine, élargissant la notion de vocation à inclure des besoins profanes à côté des œuvres cléricales. Dans l'église de Luther le laïc n'était pas inférieur au prêtre ordonné mais jouissait d'un état parfaitement privilégié; le laïc pouvait être de tout cœur citoyen du monde et n'avait pas besoin d'entrer dans les ordres ou de devenir prêtre pour améliorer sa relation à Dieu. Le monde était différent après Colomb; il commençait à être vu comme sacré après Luther.



C. Le dix-septième siècle : Galilée

Avec Galilée spécialement, le monde obtenait une signification autre. Dans un certain sens Galilée rend le monde sacré et insignifiant. Il est sacré parce qu'il a son existence autonome. Il est insignifiant parce que le monde n'est plus le vaste centre du système solaire. Galilée ne dispose pas encore de la clef afin de donner au monde de nouveau une signification. Einstein nous montrera que la relation de la chose insignifiante à chaque élément du cosmos est justement sa signification.

"La vérité", ainsi parle Galilée dans la pièce de Bertolt Brecht, "est la fille du temps, pas de l'autorité". L'autorité, pouvons-nous dire, n'ajoute rien à la vérité; c'est la vérité qui donne la force morale à l'autorité.

La vérité est plus large que l'Eglise. Ce point a un certain intérêt pour la question des prêtres mariés. L'Eglise ne réclame effectivement la vérité que quand elle nous apprend d'abord comment servir la vérité. Dans le cas de Galilée, l'Eglise demande que la vérité soit jugée dans les termes de l'Eglise même, comme si la vérité serait plus petite que l'Eglise.

Le drame entre Galileo et l'Inquisition est grandi par la tension entre la valeur d'une expérience humaine et les demandes de ceux qui n'acceptent pas les données déplaisantes.

Nous, les prêtres mariés, nous savons que le monde est sacré et que ce que nous y avons trouvé est un bien. Nous savons que nos femmes et nos enfants sont des dons de Dieu et que notre humanité et notre prêtrise y ont gagné. La pièce de Brecht « Galilée » nous rappelle : "Vous ne pouvez pas faire qu'un homme oublie ce qu'il a vu".

Si le célibat était la chose merveilleuse que la rhétorique ecclésiale en fait, il n'aurait pas besoin d'être obligatoire. Après tout, personne ne nous obligeait à nous marier. Le mariage nous attirait par sa valeur propre; il ne nous fallait pas l'autorité de l'Eglise pour nous en convaincre.

Si le célibat était si bénéfique que Rome le dit, pourquoi tant de prêtres l'ont-ils abandonné et pourquoi la plupart des prêtres canoniques préfèrent-ils une option et pourquoi les évêques n'ont-ils même pas le droit de discuter les alternatives du célibat obligatoire?

Le célibat obligatoire est le mur de Berlin de l'Eglise, son Europe de l'Est sous la domination des Soviétiques, son ère de Staline et Brezhnev d'avant Gorbachev.

Galilée malheureusement, s'accorde avec l'Inquisition. Il se console lui-même de la pensée "qu'il n'existe pas une oeuvre scientifique qu'un seul homme pouvait écrire". Quand ses collègues déçus disent qu'un pays qui n'a pas de héros est un pays triste, Galilée répond : "Malheureux le pays qui a besoin d'un héros".

Une église qui a besoin qu'un seul homme écrive sa théologie et décide de sa stratégie, une église qui n'a besoin que d'un seul homme comme son héros, est une église malheureuse. Si la théologie est vérité, tout le monde peut l'écrire. De son propre droit la vérité est exigeante; elle n'a pas besoin d'être obligatoire. Si l'Eglise est une communauté saine elle n'a pas besoin de héros; le fait héroïque est sa propre vie et tous ses membres en sont les héros. Une famille n'a pas besoin de héros; elle a besoin d'amour et de pardon et de relations. Ainsi tous les membres peuvent se croire appréciés.

Galilée, je crois, est une figure centrale dans la compréhension de notre monde. Il nous procure une vue incomparable sur la faiblesse de l'Eglise utilisant la force ou l'ignorance pour résister à la vérité.

Galilée demandait une fois à un critique persistant, Giulio Libri, un philosophe de l'université de Pise, de venir à Florence pour regarder par le télescope. Libri lui répondait qu'il n'en avait pas besoin par ce qu'il savait déjà la vérité.

En 1600, Rome brûlait le frère dominicain Giordano Bruno à mort pour avoir dit que la terre bougeait. Dix années plus tard Galilée publiait la même thèse en prouvant par son télescope que le monde était différent de la définition que l'Eglise en faisait. En 1633 Galilée, sous la menace de la torture et de la mort, capitulait devant l'Inquisition. Il restait prisonnier dans sa maison, malgré sa rétractation, et cela jusqu'à sa mort en 1642.

Tout le monde le sait : ce n'était pas Galilée que Rome emprisonnait mais une vérité qu'elle ne contrôlait point et qu'elle ne pouvait pas rendre plus petite qu'elle fût.



On a dit que Galilée aurait crié, en vainqueur moral : "Eppur si muove". Le monde bouge et Rome n'est pas capable de l'arrêter. Il bouge parce qu'il est sacré, dans son intégrité et sa propre signification, indépendamment de ce que Rome peut bien dire. La vérité n'est pas fabriquée à Rome. En face de la vérité, Rome est un serviteur, le serviteur des serviteurs de Dieu.

Le prêtre marié et la nouvelle Eglise sont déjà présents, ici et aujourd'hui, dans notre assemblée, et il est sans intérêt que Rome refuse de regarder par ce télescope pour voir le monde comme il est. Eppur si muove. La terre bouge. L'Eglise a bougé. Rome ne peut plus être le centre immuable d'un système solaire ecclésial. Elle ne peut plus s'asseoir en jugeant Colomb, Luther et Galilée; elle doit compter avec eux et bouger avec eux et apprendre d'eux et corriger ses erreurs et devenir une partie en mouvement plutôt que le centre immuable de la réalité. L'Eglise doit quitter Rome et venir aux Pays Bas où le télescope a été inventé et aller à Florence où Galilée l'a perfectionné. Là, hors de chez soi, Rome découvrira la vérité dont elle a besoin pour servir l'Eglise et la famille humaine. Là elle apprendra que c'est la vérité qui fait bouger le monde et l'Eglise, et non Rome. La vérité ne peut pas être arrêtée dans sa marche vers l'avant ni être emprisonnée dans des mondes inférieurs. Quand Rome comprendra que la vérité est plus grande qu'elle même, Rome peut être guéri de la honte de Galilée et arriver à la gloire que nous lui souhaitons afin qu'elle guide l'Eglise en humilité et en vérité.

D. Le dix-huitième siècle : la révolution américaine.

En entrant dans le dix-huitième siècle les choix deviennent des affaires délicates. La sacralité et l'autonomie du monde s'accroissent. La valeur du monde n'est pas seulement proclamée par Galilée mais également par la Renaissance et les Lumières, pas seulement par la révolution américaine mais aussi par celle de la France. La vérité est vue comme une chose qui demeure aussi facilement dans le monde que dans l'Eglise, aussi abordable dans les esprits des humains que dans le magistère, aussi certaine dans le contexte de la vie de tous les jours que dans les paroles des Ecritures. Quand l'homme d'aujourd'hui veut valoriser une expérience ou tester la vérité il s'en va vers le monde et non pas d'abord vers l'Eglise.

La vérité est maintenant bien vue comme la fille du temps plutôt que de l'autorité. Elle n'est pas le fruit d'un seul homme, fût-il pape, ou d'une seule institution, fût-elle l'Eglise, mais d'un travail de collaboration et de collégialité de la famille humaine en entier.

La vérité, comme le Christ ressuscité, n'est pas obligée de se révéler dans le temple ou même dans la prêtrise. Comme le Christ ressuscité, la vérité peut apparaître partout. Ce n'est pas la tâche du croyant de prédire ou de contrôler cette apparition mais de reconnaître sa validité. Les disciples n'avaient pas l'autorité de proclamer Pâques et ils n'en avaient pas besoin. Ils étaient convaincants parce qu'ils étaient convaincus eux-mêmes; ils proclamaient ce qu'ils ont vu et expérimenté; eux aussi furent emprisonnés par un système religieux à cause de leurs convictions. Ils n'avaient pas peur d'un débat ou de la discorde mais les chefs religieux de leur temps en avaient.

Entrant dans le dix-huitième siècle il faut accepter que les œuvres de Colomb, de Luther et de Galilée furent essentiellement correctes. On voudra bien m'excuser de choisir la révolution américaine comme l'évènement représentatif de cette époque. Je fais ce choix partiellement parce que je suis américain, mais surtout parce qu'elle a réussi, dirais-je, à garder l'Eglise et le monde dans une alliance amicale, même si elle insistait sur leur séparation et que le monde n'est pas défini par l'Eglise.

En tout cas, permettez-moi de dire que la révolution américaine fut une forte protestation, pas contre un monde centré sur l'Europe (que Colomb démolissait), pas non plus contre un centre papal oppressif pour l'Eglise (que Luther démolissait), ni contre un cosmos centré sur la terre (que Galilée démolissait), mais contre une nation centrée sur la monarchie (que la révolution américaine démolissait).

La révolution américaine redonnait la nation au peuple, exactement comme Luther essayait de redonner l'Eglise aux laïcs. Comme Colomb, la révolution ne disposait pas de schémas pour ce monde nouveau de démocratie nationale et de limites constitutionnelles. Comme chez Galilée, on construisait ses structures nouvelles par l'observation et l'expérience et on définissait la vérité dans sa propre intégrité sans chercher l'accord de l'Eglise. La légitimité ne viendrait pas de l'Eglise mais de l'électorat, qui fut maintenant jugé



capable de valider la vérité à partir de l'oeuvre de l'esprit, pour ainsi dire, vivant au milieu d'eux. L'Amérique donnait confiance au peuple comme Luther le faisait alors aux laïcs.

Si Colomb changeait la géographie du monde et Luther la définition de l'Eglise et Galilée les frontières du système solaire, la révolution américaine changeait la constitution de l'ordre politique dans le monde moderne. Le "Bill of rights" déclare l'autonomie et le caractère sacré de la personne humaine; il contrôle et tient en balance la capacité d'un ministre du Gouvernement à définir la vérité comme la fille de sa propre autorité.

Dans tout cela je n'ai pas l'intention de donner à l'Amérique plus que son dû et je ne veux point suggérer qu'il n'y avait pas un côté sombre à la révolution américaine et ce qui en suivit. Mais malgré tout le monde est profondément différent et autonome après la révolution américaine qu'il le fut après Colomb, Luther et Galilée.

E. Le dix-neuvième siècle : Darwin

Mon choix de Darwin n'exclut pas qu'il y en ait d'autres en compétition. Marx et Freud sont également des candidats. J'ai choisi Darwin parce que les travaux de Marx et Freud sont peut-être, dans certaines parties, moins convaincants. En tout cas, mon histoire ne se veut pas complète ni hors de discussion et d'amélioration. Je ne dessine que les grandes lignes et les forces en jeu plutôt que de gagner l'approbation totale ou d'exclure des possibilités alternatives.

Les idées de Darwin seront condamnées par l'Eglise comme la séparation de l'Eglise et de l'Etat en Amérique. Eppur si muove. La vérité poursuit son chemin même quand l'autorité essaye de l'arrêter dans sa marche dans le temps. Depuis que la vérité n'est pas la fille de l'autorité, l'autorité n'a pas de droits parentaux ou d'influence morale sur elle.

Avec Darwin la biologie de l'homme est libérée pour poursuivre sa propre autonomie ou vérité depuis qu'elle n'est pas définie par Dieu mais formée, presque capricieusement, par le temps. La capacité de l'Eglise de baser sa moralité sur des données absolues de la biologie humaine a reçu un coup sévère de Darwin. L'Eglise repoussera les données de nouveau sans les examiner et elle déclarera, pendant le vingtième siècle, que la biologie de l'homme, vue comme une chose absolue et immuable, est déterminante pour le jugement moral de la contraception et de l'avortement, l'insémination artificielle, la fertilisation in vitro et du droit à la mort. Toutes ces réalités sont supposées être résolues par la priorité de la biologie humaine sur le choix de l'homme, en faisant vraiment de la biologie humaine le centre immuable d'un système solaire moral si on veut. Une fois de plus l'Eglise déclare qu'elle n'a pas besoin de regarder par le télescope. Rome déclare que tous ces sujets sont définis d'avance et sans exception. En effet la souveraineté de la biologie humaine est invoquée afin de définir la moralité de l'homosexualité et même d'imposer que les filles ne servent pas à l'autel et que les femmes ne seront pas ordonnées. Je ne dis pas que Rome dans tout cela n'est pas correcte, ça se peut bien, mais je suggère que Rome travaille de nouveau avec le faux système solaire.

Pendant le dix-neuvième siècle les représentants de l'Eglise ont déclaré que la biologie humaine ne fut pas développée à partir des formes inférieures de la vie, qu'elle menait une existence complètement séparée et que l'Eglise le savait avec certitude. Pendant un siècle antécédent l'Eglise avait déclaré que la terre était le centre du système solaire et qu'elle le savait avec certitude.

A la lumière des fois où l'Eglise fut simplement dans l'erreur dans l'ère moderne, on peut s'étonner de l'audace qu'elle montre en proclamant l'infailibilité du pape. Cela n'était vraiment pas possible que sous un pape, Pie IX, qui rejetait le monde moderne en entier et son ordre politique comme un mal dans le Syllabus d'erreurs et qui cherchait à contrôler la vérité dans un centre papal.



F. Le vingtième siècle : Einstein

Avec Einstein nous allons comprendre que l'univers n'a pas de centre et que des relations constituent l'unité réelle de tout.

On a dit que nous traçons notre vie selon les modèles de l'univers que la culture nous offre. Pendant les deux millénaires de l'existence de l'Eglise il y a eu trois modèles.

Le premier modèle fut celui de Ptolémée. Il voyait l'univers comme une réalité centrée sur la terre et il rangeait les sphères ou les planètes autour d'elle dans un ordre strictement hiérarchique. L'empyrée, ou les étoiles, par exemple, furent comprises pures et éternelles; la terre fut sombre et mortelle. Nous trouvons ce modèle dans la Divine Comédie de Dante. Ce modèle prévalait pendant les dix siècles, du cinquième au quinzième, quand la structure de l'Eglise hiérarchique fut modelée. Le pape et les évêques existaient dans un isolement glorieux à côté du reste de l'Eglise; ils étaient en communication directe avec Dieu et ils furent des personnages sacrés de telle façon que les laïcs, sauf les rois, ne le furent pas. Cet univers ptolémaïque nous procurait une papauté ptolémaïque.

Le deuxième de ces modèles fut celui de Newton. Il fut développé après Galilée par Isaac Newton. C'est un système centré sur le soleil, non dominé par des sphères hiérarchiques mais par une clarté absolue et par des lois mathématiques brillantes. Tout est en mouvement mais rien n'est douteux; tout est déterminé comme une montre d'une façon mécanique, un univers impersonnel. Ce modèle prévaut pendant le seizième jusqu'au vingtième siècle.

Ces siècles nous donnèrent ce que j'appelle un Magistère à la Newton. L'Eglise développe maintenant d'une façon accélérée une autorité enseignante par laquelle tout peut être arrangé, clarifié et résolu dans les termes de l'Eglise. Il faut pour l'Eglise un seul modèle de théologie, une forme de prière, une loi canonique, un catéchisme approuvé, une prêtrise célibataire. Le Magistère à la Newton se déclare éventuellement infaillible. La question qui se pose maintenant dans l'Eglise et plus spécialement parmi les évêques n'est pas si ce que le pape dit est vrai ou utile, mais si le pape a décidé d'enseigner d'une façon infaillible ou non. Certitude et clarté sont des valeurs primaires; le doute et l'ambiguïté sont signes de faiblesse. Quand Paul VI publie *Humanae vitae*, ce n'est après tout qu'une encyclique et non un concile, la question qui se posait avec anxiété dans l'Eglise fut si cette doctrine était infaillible ou non, claire et finale pour tous les temps ou si les catholiques pouvaient en discuter. Jean Paul II nomme des évêques dont l'enseignement sera indubitablement clair en tout ce qui concerne la doctrine et la discipline. Le Magistère à la Newton est certain, inflexible, mécanique, impersonnel et inabordable. La vérité n'est plus la fille du temps mais de l'autorité.

Einstein nous offre un troisième modèle, un univers relatif et en relations dans toutes ses parties, partageant à tout instant. Chaque atome influence chaque autre atome de telle façon que rien n'existe dans l'isolement. Il n'y a pas de hiérarchie; l'univers est catholique et universel. Il n'y a pas de clarté; l'univers est un mystère profond et notre attitude est respectueuse.

Le seul concile œcuménique depuis Einstein, Vatican II, est un concile qui reflète cela. Il appelle à la collégialité et à la communication, ne donne point d'enseignement infaillible et nous procure des images d'une Eglise de partage, peuple de Dieu, et la liturgie comme une oeuvre du sacerdoce de tous les croyants. Il nous raconte que l'Eglise est un mystère et appelle à une communauté d'églises locales de cultures, théologies et traditions différentes. Vatican II est très différent de la papauté de Ptolémée d'un Innocent III ou Pie XII. Il ne demande pas, comme Vatican I, la clarté newtonienne, infaillibilité papale et certitude rationnelle pour se valoir.

Dans l'univers d'Einstein tout est en mouvement, et rien n'est au repos. Si le mouvement pouvait s'arrêter un instant, l'univers s'écroulerait. "Je bouge, c'est pourquoi je suis", on peut dire.

Dans un tel contexte, il est fou de continuer un célibat obligatoire pour la seule raison que nous l'avons fait si longtemps ou de réaffirmer le refus de la contraception parce que le changement pourrait confondre les gens. Il n'y a pas de raison plus vide à refuser l'ordination de la femme que de dire que nous ne les avons pas ordonnées dans le passé.



Le changement dans l'univers d'Einstein n'est pas de la folie mais créateur, parce que tout est contrôlé par sa relation avec tout le reste. Einstein nous raconte que l'univers a une forme mais pas de centre et qu'aucune partie ne donne aux autres une direction et destination.

Si on l'applique à un niveau de théologie, nous pouvons maintenir que Dieu n'existe dans aucun centre mais qu'Il est d'une certaine façon partout. Il n'y a pas de place privilégiée pour y être; l'existence même est le privilège. Et Dieu est là complètement. Toutes les parties du corps sont également vivantes, aucune partie n'est plus vivante qu'une autre. C'est vrai, c'est tout le corps qui vit quand toutes ses parties sont ensemble. Ainsi le corps est d'une certaine façon moins un corps quand une partie en est absente.

Einstein mettait les pièces détachées de l'univers ensemble et il montrait comment elles se tiennent réciproquement. Il reliait la lumière au temps et le temps à l'espace et l'espace à la gravité et l'énergie à la matière. En faisant cela, il ne pouvait pas savoir qu'il nous procurait le dynamisme qui mènerait à Vatican II. Jean XXIII ouvrit une fenêtre et regardait par le télescope de Galilée et réunissait un concile. De la même façon, maintenant, nous essayons de lier la papauté aux évêques et les évêques au peuple et les prêtres à la communauté et l'autorité à la conscience et le sacré au séculier et l'Evangile au monde et le christianisme aux autres religions et le catholicisme à l'orthodoxie et au protestantisme et le masculin au féminin et l'Amérique à l'Europe et le socialisme au capitalisme et la stabilité au changement et le mariage au sacerdoce.

Notre voyage se fait vers un monde nouveau, parfois sans plan mais jamais l'un sans l'autre, toujours avec un peu d'anxiété mais jamais sans espoir, capable de reconnaître un continent nouveau dans la lumière pale de la lune d'un mois d'octobre de 1492, ou une Eglise nouvelle dans la fenêtre ouverte d'un jour d'octobre de 1962, quand Vatican II commence. Notre voyage se fait par le mur détruit de Berlin et plus loin que la place Tienanmen et il enregistre les coeurs libres des citoyens soviétiques et l'esprit libre qui maintenant réunit toute l'Europe. Nos compagnons de ce voyage sont les femmes que nous aimons et les enfants que nous portons, les rêves que nous faisons dans le noir et les prières que nous disons au lever du soleil, même le célibat que nous avons choisi jadis en fait partie et certainement l'amour que nous faisons et les larmes versées et les chansons que nous chantons.

Seule une église statique dans un univers changeant peut refuser toute cette vie ou chercher à la punir. Si cette église avait eu raison de l'histoire, Luther et Galilée et la démocratie et l'évolution auraient toutes péri. Cette église statique préférerait que nous regardions vers la papauté infaillible pour résoudre toutes les questions touchant l'Eglise et le système solaire, le sacerdoce de tous les croyants et l'origine des espèces, touchant la séparation de l'Eglise et de l'Etat et même les sujets que nous discutons en public. Dans un univers de majesté infinie et de motion une papauté de Ptolémée et un Magistère newtonien, sont étranges et inertes.

II. UNE EXCURSION AVEC LA FEMME DE LOT

L'histoire de la femme de Lot dans la Genèse est brève :

Dès le lever du soleil les anges poussaient Lot à s'en aller : "Va vite, prends ta femme et tes deux filles... et... ne regarde pas en arrière..." Le soleil se le voit sur le pays... et alors le Seigneur faisait pleuvoir le feu et le souffle du ciel sur Sodome et Gomorre... (Dieu)...ruinait là toute vie et tout ce qui poussait dans la terre. Mais la femme de Lot... regardait en arrière et elle devenait un pilier de sel. (Genèse 19.15-26)

L'histoire, bien sûr, n'est pas historique. Elle veut expliquer les piliers de roche de sel dans l'entourage de la mer Morte, dont un ressemble à une femme.

Je suis spécialement touché par l'interprétation de cet événement faite par le poète russe Anna Akhmatova.

La mort de la femme de Lot.

L'homme juste suivit l'ange de Dieu...

Mais l'angoisse parlait à haute voix à sa femme :



Il n'est pas trop tard. Tu peux encore regarder.

Aux tours rouges de ta Sodome natale,
A la place où tu chantais, au jardin où tu filais
Aux fenêtres vides de la grande maison
Où tu portais des enfants pour ton mari bien-aimé

Qui pleurera pour cette femme ?
Et sa mort n'a-t-elle pas le moindre poids ?
Mon cœur n'oubliera jamais celle
Qui laissait sa vie pour un simple regard.

Akhmatova souligne que le souvenir est bien digne du cœur de l'homme, et qu'il représente une catégorie morale de protestation et de signification pendant un temps d'oppression et de nuit. En termes de théologie, la tradition est l'expression de ces souvenirs que la communauté trouve vitaux pour son identité.

Nous, les prêtres mariés portons dans nos cœurs des souvenirs et même de la souffrance qui appellent au peuple de Dieu et qui, vraiment, représentent un lien avec lui. En portant une charge pareille tranquillement et en témoignage, nous révélons l'obscurité et l'injustice de l'Eglise, non pas afin de l'accuser mais pour la libérer et la guérir. Nous sommes prêtres pour toujours qui, par notre présence même dans l'Eglise et par notre absence des communautés paroissiales provoquons l'Eglise à reconnaître combien certaines de ses mesures sont destructrices.

Quand 100 000 prêtres quittent sur une période de vingt ans et quand il n'y a guère de candidats nouveaux pour les remplacer, alors nous avons affaire à un problème structurel majeur de l'Eglise et pas à une suite de démissions d'individus. Cet événement si massif et catastrophique dans ses conséquences ne peut pas être considéré comme une chose qui n'a pas eu lieu. Eppure si muove. Il est étrange et injuste de faire des prêtres mariés des victimes, de les punir et de les dénoncer, de supposer que, s'ils n'existaient pas, le sacerdoce serait plus ou moins florissant. C'est comparable au refus de regarder par le télescope. Parfois Rome donne l'impression que si la femme et le mariage n'existaient pas, le sacerdoce serait en bonne santé. Rome désire de nouveau son monde à elle plutôt que celui que Dieu a créé; elle préfère un monde qui ne bouge pas de par sa propre autonomie mais qui est gardé immobile par un décret du pape.

L'Eglise fait comme si elle avait une signification primaire et le monde qu'une signification secondaire. Cette approche nous fait retourner au Moyen Age. L'Eglise ne doit pas supposer que le célibat a une signification primaire pour le sacerdoce et que le mariage n'a qu'une signification secondaire et plus ou moins indigne. Il est encore plus étrange de supposer que l'Eglise devrait faire une distinction de qualité entre le mariage avant ou après l'ordination. La vérité n'a pas un avant et un après mais seulement un présent.

Mais la femme de Lot serait le sujet de cette réflexion. Accordez-moi de la voir en termes de sacerdoce marié. Il y a deux problèmes qui parfois se présentent quand des prêtres résignent pour se marier.

Un d'eux est la tendance chez quelques-uns de ne plus croire, de renier sa foi, de ne plus voir l'intérêt de l'évangile et de ne plus écouter les Credo. On peut comprendre pourquoi quelques-uns prennent ce chemin, spécialement quand l'Eglise officielle attaque des prêtres mariés et encourage d'autres à faire pareil.

Le pape lui-même n'a pas poussé à la réconciliation de ce point de vue et présente l'image d'un vengeur, le Grand Inquisiteur qui tient les prêtres mariés en consigne jusqu'à la révocation de leurs mariages et de leurs choix, toutes les choses qu'ils ont trouvés significatives pour leurs vies. Ainsi de ce point de vue la vision du pape devrait être appréciée comme la seule qui donne vie à l'Eglise.

Je crois que nous, les prêtres mariés, nous ne devons pas faire comme si les souvenirs de notre foi passée ne seraient qu'une curiosité vaine et que, en regardant en arrière comme faisait la femme de Lot, nos vies n'iraient pas de l'avant. Dieu n'est pas dans le centre statique de l'Eglise institutionnelle comme nous l'avons supposé jadis, mais Dieu existe dans l'univers explosif de l'Eglise dans toutes ses parties. Nous



avons trouvé Dieu en choisissant contre les souhaits de l'Eglise officielle une vie hors du célibat. Mais perdre Dieu complètement comme centre signifie peut-être la perte de ce qui est le plus au centre de notre vie.

Un second problème concerne notre identification comme prêtres. Il est possible que nous ayons mis au même niveau le système clérical et le sacerdoce, rejetant en furie un système qui dévalorise le peuple et parfois l'Evangile. Et cependant il y a des souvenirs de jadis qui ne doivent pas périr. La générosité et le sacrifice de soi-même, l'idéalisme et la passion de Dieu, le feu prophétique et l'amour du peuple nous ont motivés à devenir prêtres. Nous n'avons pas besoin d'être maintenant des prêtres comme alors mais nous ne serons pas de nouveau complets sans recevoir le pain des souvenirs et le vin de l'espoir. Le souvenir est la faim du cœur humain qui ne sera pas satisfait du seul présent.

C'est le sacerdoce qui nous a portés jusqu'à ce point de notre voyage. Le sacerdoce nous aidait à rencontrer nos femmes et il est actif dans l'attitude que nous avons avec nos enfants.

Nos souvenirs de foi et de sacerdoce ne doivent pas périr dans le feu de notre furie. Nous ne gardons pas ces souvenirs parce que nous voulons dire qu'il serait moins valable d'être laïc mais parce que le fait est simplement que nous étions des prêtres, que nous sommes prêtres et que nous mourrons en prêtres et serons reçus par Dieu au ciel comme prêtres. Le Seigneur a juré et ne se renie pas.

Si nous abandonnons tous ces souvenirs, nous accordons à l'Eglise institution elle le droit de définir la foi et le sacerdoce et de les abandonner. Nous devons refuser d'abandonner l'histoire sacrée de notre propre vie et ce faisant permettre à Rome d'écrire le compte rendu de ce que nous étions.

Le sacerdoce doit être étendu, réformé et rénové. Mais tout ce que l'Eglise faisait dans le passé du sacerdoce n'était pas faux et, certainement, tout ce que nous avons rencontré par notre sacerdoce ne fut pas négatif.

Des souvenirs nous guérissent d'une façon que l'espoir ne peut pas faire. Il y a des souvenirs, n'est ce pas, de culte mais aussi de rites, pas seulement de cléricalisme mais aussi de solidarité, pas seulement de devoirs mais aussi de libération, pas seulement d'obéissance mais aussi de liberté. Tout ce qui fut bon concernant ce sacerdoce du passé peut être rendu compatible avec la demande d'aujourd'hui d'un sacerdoce qui est prophétique et du monde, un sacerdoce incluant les femmes et le mariage, la passion et le travail, enfants et responsabilité. Beaucoup du passé n'est pas seulement utilisable mais même nécessaire; on peut insister sur un monde juste et une église libre sans supposer qu'il n'y avait pas de justice et de liberté dans la vie qui fût jadis la nôtre. Un avenir vivable ne se construit pas en refusant le passé dans la furie et la rage ou en pensant follement que nos vies à l'avenir n'auront pas aussi leur mesure d'injustice et de servitude en elles, le poème de Akhmatova sur la femme de lot présente une femme qui refuse de vivre sans ses souvenirs ou son passé. On peut se demander si le Christ n'appela pas au souvenir pendant le dernier repas, au moment même où il allait de l'avant, plus loin que le repas rituel vers la croix même? Le Christ qui meurt sur le Calvaire meurt en juif croyant sans rejeter tous les souvenirs valables d'une tradition juive qui le menait vers Dieu.

Akhmatova demande : "Qui pleurera pour cette femme?" La femme de lot est blessée, comme nous, en quittant sa vie d'avant; elle est obligée contre tous ses choix, comme nous l'étions, à vivre les limites de sa vie. Elle refusait d'aller de l'avant sans prendre son passé en charge.

Et ainsi elle regarde en arrière là où elle portait ses enfants et là où elle chantait ses chansons joyeuses. Pour ces souvenirs elle perd sa vie. Qui oserait dire qu'ils n'en valaient pas la peine?

Mes frères prêtres, une tradition profonde de sacerdoce et de mariage repose dans nos cœurs. Quand nous avons donné notre vie à nos femmes et enfants, nous leur avons donné tout le passé qui nous rendait digne de leur amour. Quei si certaines choses se sont perdues en route?

Toutes les pertes de la vie nous reviennent comme des dons si nous sommes prêts à les accepter.

L'Histoire de la femme de lot, dit-on, n'est qu'une légende. Mais qui dira si elle-même ne fut pas réelle et que, quand elle regardait en arrière, elle gagnait la force dont elle avait besoin pour son voyage vers l'avenir?



III. LA FENÊTRE DE JEAN XXIII

Le Cardinal Barberini était l'ami de Galilée et il fut réceptif à ses idées. Devenu le pape Urbain VIII, il soumit alors Galilée à la torture jusqu'à ce qu'il se rétractât et reniât la vérité de ses affirmations. Comment Urbain VIII a-t-il pu faire cela à l'encontre d'un ami dont les théories, il s'en rendait compte, étaient persuasives?

Dans sa pièce Galilée, Bertolt Brecht en donne une réponse plausible. Brecht dessine le portrait d'Urbain VIII discutant le cas de Galilée avec le Cardinal Inquisiteur. Pendant leur conversation, le pape se prépare pour une cérémonie. Avant de s'habiller, il est ouvert à Galilée. Avec chaque vêtement dont on l'habille, il devient plus hostile. Habillé complètement, il demande la torture.

Brecht nous montre un pape vivant et travaillant dans un certain monde et croyant et priant dans un autre. Urbain VIII renie la validité de sa propre expérience sur les demandes d'une institution et sa propre place en elle. La vérité est sacrifiée dans ce refus de l'évidence. Galilée et Urbain VIII sont séparés par la papauté et par leur choix de vivre dans deux systèmes solaires différents. Dans le système de Galilée, la vérité n'est pas trouvée par l'autorité mais dans le temps; l'expérience humaine, l'autonomie du monde et les choses de l'esprit sont appréciées et convaincantes. Dans le système d'Urbain, la vérité est créée par l'autorité; l'expérience humaine, le monde et l'intelligence, cette tension entre deux systèmes solaires pour ainsi dire, sont au cœur de la crise ministérielle de notre Eglise.

A notre époque, un pape bien différent, Jean XXIII, ouvrit une fenêtre et le deuxième concile du Vatican en 1962. Dans son discours d'ouverture, il déclarait que la "violence sur les autres" ne nous offre "pas une aide quelconque à trouver une bonne solution" à nos problèmes. Le deuxième concile du Vatican décrit dans Gaudium et Spes le monde comme significatif de son propre droit; il voyait le mariage comme une relation de vie et d'amour et il découvre Dieu dans les signes du temps.

Nous, les prêtres mariés sommes les héritiers de ce concile, en cherchant à guérir par nos devoirs familiaux et nos carrières le gouffre entre les mondes de la vie contemporaine et celui de la foi traditionnelle. C'est dans ce contexte que nous nous battons pour un sacerdoce de célibat et de mariage, d'hommes et de femmes, de ceux qui choisissent un ministère à temps limité et de ceux qui préfèrent la fonction de prêtre pour la vie. Un sacerdoce rénové et étendu dépend moins de la forme que nous lui donnons que de l'image que nous avons de l'Eglise, de la nature du monde et des relations de l'humanité avec les deux.

Hors de ces corrélations et connexions, une spiritualité toute neuve sera générée : une spiritualité qui sera issue autant du monde que de l'évangile, autant de l'histoire et de la personnalité de chaque personne que de l'Eglise et de sa tradition. Quand des prêtres mariés entrent dans cet univers nouveau, ils découvrent qu'il n'a pas de centre; le centre sera créé là où la vie se fait intensément et où elle maintient des relations avec toute autre vie.

Le sacerdoce rénové ne trouvera pas le centre de sa spiritualité dans des principes généraux annoncés par une église universelle d'une certaine façon théorique mais dans ces expériences passionnées qui mettent le cœur de l'homme profondément en mouvement et le poussent hors de lui. Seulement quand nous sentons notre humanité se mettre en route vers ses profondeurs, vers son point d'épuisement et de transcendance, nous commençons à connaître qui fut le Christ et ce qu'est l'incarnation. C'est la passion qui ouvre le cœur de l'homme pour que Dieu puisse y entrer. La doctrine et la théologie, les institutions et systèmes légaux ne le font pas, surtout pas quand ils nous aliènent de nos identités et nous forcent à vivre dans un monde dont le centre et système solaire sont artificiels et factices. La raison pour laquelle tant d'enseignement ecclésial n'a pas de sens est parce qu'il est écrit pour un monde qui n'existe plus et parce qu'il s'adresse aux vies qui n'ont pas encore trouvé leur centre à elles.

Il est à noter que les disciples dans les écritures ne trouvent pas Jésus dans le temple. Ils découvrent Jésus pendant leurs travaux dans les champs ouverts et sur la mer en ébullition. Ils rencontrent Jésus là où ils font l'expérience de la vie. Cela explique peut-être pourquoi la jeune église ne voulait pas de temple ni de sacrifice, pas de sacerdoce ni de célibat. Dans les épîtres pastorales, nous sommes invités à choisir nos chefs d'Eglise seulement parmi eux qui sont strictement fidèles à une seule femme et qui se sont profondément engagés dans une vie familiale. L'Eglise primitive fut une église domestique et son rituel



était la célébration d'un repas familial. Elle n'avait pas besoin d'un temple pour son salut. Sa sainteté provenait des souvenirs et de l'espérance qu'on apportait au repas, de l'amour et de la passion qui faisaient partie de la vie, et de l'Esprit de Dieu qui était présent à tout cela. La jeune Eglise n'avait besoin que de peu de structure comme soutien; là où deux ou trois étaient réunis, l'Eglise se réalisait et le Christ était présent. Il ne faut pas, cela va de soi, charger de romantisme cette église de jadis comme si elle n'avait pas de problèmes. Nous la citons seulement parce que ses priorités semblent meilleures que les nôtres.

Dans cette assemblée ancienne des chrétiens, Pierre était encore un pêcheur et Paul un fabricant de tentes; les apôtres avaient des familles et le rassemblement de la communauté rendait l'Eucharistie présente. Il était important de connaître les visages et les noms autour de la table parce que l'Eucharistie ne dépendait pas du sacerdoce, encore moins d'un célibat, mais des souvenirs, des espoirs, des passions et des vies de ceux qui se réunissaient.

Quand Einstein nous donnait un modèle sans limites de l'univers et quand Jean XXIII ouvrait une fenêtre, nos cœurs et nos âmes étaient exposés à toute l'agonie et à l'extase de nos vies concrètes. La confusion qui suivait quand nous, prêtres mariés, entrions dans ce monde nouveau, la turbulence des amours que nous y trouvions et le travail que nous entreprenions, la passion avec laquelle nous définissions la foi pour qu'elle convienne à nos vies en les restructurant pour qu'elles conviennent à notre temps, tout cela devenait pour nous une nuit noire de l'âme. La nuit sombre de l'âme est l'acte par lequel nous tombons d'une vérité mineure vers une vérité majeure. Quand nous avons réalisé ce passage dans un univers nouveau avec une forme mais sans centre, nous sommes une seconde fois devenus prêtres, prêtres pour le monde et pour l'Eglise, prêtres de nos propres expériences passionnelles et prêtres proclamant l'évangile. Nous avons maintenant trouvé un monde uni dans lequel nous pouvons vivre et travailler et prier et croire. Nous ne pouvons plus retourner dans un monde de papes de ptolémée et de définitions d'un Magistère Newtonien, un monde qui soumet la vérité à l'obéissance ou la passion à l'institution ou le sacerdoce au célibat. Nous ne voulons pas plus que maintenant les disciples de Jésus deviennent des prêtres du temple, Ils préféreraient rompre le pain dans les champs et dans la chaleur de leurs maisons et de leurs familles. Nous avons bien appris ce que les disciples d'antan savaient, à savoir que le cœur de l'homme et le monde réel ne doivent pas être reniés depuis que Dieu y est magnifiquement présent.

CONCLUSION

Pour conclure ces réflexions, gardons à l'esprit les images qui en font l'unité : le vaisseau amiral de Colomb et les quatre-vingt-quinze thèses de Luther, le télescope de Galilée, le Code Américain des droits de l'homme, les connections organiques de Darwin et les équations ouvertes d'Einstein. Toutes ces images furent formées par des passions et vibraient d'une vie si abondante qu'elle ne pouvait pas être contenue dans les vieilles outres de vérités et visions mineures.

Rien moins que Dieu et la vérité étaient concernés dans tout cela. L'Univers et l'Eglise nouvelle où nous vivons en liberté par la grâce de Dieu, signifient une nouvelle rencontre avec le Christ nouveau qui a fait exploser les limites des mondes plus petit et des systèmes ecclésiaux restrictifs. Le Christ ressuscité est bien moins clairement défini que le Jésus historique mais nous sentons ce Christ avec davantage de passion dans nos cœurs. Les premiers disciples n'ont pas trouvé le Christ ressuscité dans le temple. Il venait vers eux là où ils travaillaient de nouveau, à la mer, et quand ils se rassemblaient en famille dans la salle de la Cène.

La nouvelle église chrétienne semblait profane pour les institutions juives traditionnelles. Elle semblait choquante quand elle étendait le sacerdoce à tous les croyants. Elle regardait en arrière, comme la femme de Lot, à tout ce qui était significatif dans le judaïsme, à tout ce qui était inoubliable concernant Jésus et, spécialement, concernant sa mort, mais l'Esprit poussait les disciples toujours de l'avant, vers le monde entier hors de Jérusalem, vers un univers sans limites. C'est là qu'ils trouvèrent leur mission.

Dr. Anthony T. Padovano
Conférence au Congrès de la Fédération Internationale des Prêtres Catholiques Mariés,
Doorn 1990

